

## *Salto mortale*

Pierre Ouellet

Numéro 86, automne 2000

Le sport

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14711ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (2000). *Salto mortale*. *Moebius*, (86), 51–55.

# MADELEINE DUPIRE

## *Tir-lyre*

*Le lyrisme de la souffrance accomplit  
une purification intérieure où les plaies ne sont  
plus de simples manifestations externes  
sans implications profondes, mais participent  
à la substance même de l'être. Il est un chant du  
sang de la chair et des nerfs.*

Cioran

Les tréteaux sont bien dressés  
la salive mouille les gencives  
pas de quartier pour les tartes

au bal des oiseaux rapaces  
les coups de bec sont des baisers  
les coups de pied salamalects

croc-en-jambe d'athlète  
sport et boucherie de vitesse

Judas tient la pelle d'argent  
ramasse des bons chiens  
les quolibets fumants

celui dont l'appétit n'est rien  
s'amuse à perdre le plancher  
sur ses échasses musicales

portement et chemin de choix  
je passe devant la meute est prête

tiercelets crécerelles chouettes  
vous verrez comme ils sont  
loyaux quand ils ont faim

mes adieux à tous les temps  
merci à l'hôtesse et au ménétrier  
ravie de vous avoir connus



PIERRE OUELLET

*Salto mortale*

*Car il tâte des Jeux: et dans la troupe d'alentour  
le tréfonds parnassien l'a crié le plus haut  
des coureurs au diaule des jeunes.  
Apollon, l'issue douce des hommes, et leur début,  
se magnifie quand un Démon leur donne essor...*

Pindare, *À Hippokléas Thessalien, Double course*  
(garçon)

Je suis sur le ring. Je suis dans l'arène. Sur le turf ou sur le green. Sur la piste ou sur le court. Sous les projecteurs. L'œil de Dieu dans ces milliers d'yeux, sans paupière pour les cligner. Grands ouverts comme des huards, des médailles d'or. Ces oboles qu'on loge sous la langue muette des trépassés pour qu'ils passent sans peine de l'autre côté. Qu'on place sur ses orbites, maintenant qu'on ne croit en rien, à la mort encore moins, pour voir de près les héros du stade passer vivants par le chas de leur propre nombril, passer haut et court par tous les pores de leur propre peau. On payerait cher pour voir, de ses yeux voir, la mort elle-même en maillot noir marquer son premier point, contre cet homme, là-bas, ou son semblable, qui court ou qui patine, qui lutte et gesticule, qui tombe à la renverse, qui chute puis rechute et ne se relève plus: une tranche de vie étalée là, toute son histoire à plat. Son corps plié sous les caméras, qui ont le bras long et la poigne dure. Sa vie entière sur grand écran: trente centimètres de sueur, de sang. Vingt pouces carrés de muscles, de chairs, pour les voyeurs de toute espèce: ceux qui restent sur la clôture, à regarder le temps passer... et les hommes tomber.

La vie est un sport dangereux auquel plusieurs parmi les plus braves préfèrent assister, depuis les loges ou le poulailler, plutôt que d'y participer: on regarde de loin, avec des jumelles, des êtres nus plongés dans l'action, se sacrifier mutuellement dans des combats ou des étreintes, qu'on ne distingue pas, des coups bas ou des frôlements de corps, dans des cris et des geignements qui se perdent sous les huées et les hurras, les hurlements des supporters, les quolibets des détracteurs, les braillements mornes de l'annonceur. Moi je pratique ce sport extrême: écrire un poème, inspirer puis expirer, les poumons pleins, et à ras bord, de mots rares et de longues phrases plus rares encore, chargés de haine, d'amour, de sens propres ou figurés, qui prennent la place de l'air, qui prennent la place de la vie. Le ring est une table, l'arène, une chambre close, le turf et le green jonchés de papiers roulés en boule ou déchirés, la piste bordée de livres, le court, de hautes bibliothèques, et je suis là, sans protection, ni casque ni masque, sans épaulettes ni genouillères, sous le regard de dieu sait qui et le diable encore moins, ce regard qui se multiplie, ce regard fait foule, dont je sens la lame sur ma nuque et sur chaque mot que je vais écrire, qu'elle me coupe ou me retranche, avant que j'aie fini de le coucher sur le papier, l'épaule au plancher.

C'est un combat entre l'athlète et les spectateurs, cette chose qu'on appelle la boxe ou le basket, le golf ou le cricket, ou appelez ça comme vous voulez, le catch ou la pelote, le squash ou le trekking, le delta-plane, le kick-boxing. Écrire est un jeu de paume, qui s'apparente à la main chaude, dont la main plate ou le poing fermé sont la raquette ou bien la batte, une partie de bras de fer par stylo-bille interposé, de tir au poignet avec une poignée de papiers, bref un jeu de main ou de vilain qui met en présence l'homme seul et ses fantômes, fin prêts à s'affronter, le solitaire dans son coin gauche, son recoin sombre, bien engoncé, et devant lui mais dans son dos aussi, partout, nulle part, autour de lui et même au-dessus, peut-être en dessous, on ne le sait trop, on n'a pas regardé, les spectres par

milliers dont il tire au sort lequel il va maintenant cogner ou va lui donner les premiers coups. Vous le premier?

Je n'aime qu'un sport: le full-contact, avec la langue, le monde, avec la vie, la mort. On prend le réel à bras-le-corps et lui fait dire *pardon*. On lui a tordu le bras, lui a fait la prise de l'ours – vous ne savez pas ce que c'est? non, ce n'est pas juste une prise de bec, ou une façon de se prendre aux mots! – et on l'a mis K.-O., tout ça dans le même mouvement, qui consiste à retourner la langue comme un gant pour voir dedans ce qu'elle nous cache, ce qu'elle a dans le ventre, qui est un monde bien plus vaste et terrifiant que le beau petit monde que le bon Dieu nous a concocté, un petit pays pour s'amuser, un Disneyland de poche, entre la rue Sherbrooke et l'avenue Laurier, l'avenue du Parc et de Lorimier, tout le Réel sur un Plateau. Oui, mon sport préféré, qu'on est quelques-uns à pratiquer, consiste à tordre le cou à la réalité pour que l'éloquence au sens fort, le réel de la parole en nerfs et en muscles, ait une fois pour toutes le dernier mot. Que la pensée batte, à coups de phrases qui frappent, la force brute sur son propre terrain, avec des passes qu'elle n'a pas prévues: passes dans les jambes, passes par la tête, passes de paroles devant lesquelles elle reste muette, toute sa violence béate. La bêtise rencontre un os. La langue pure et dure est cet os-là, mis en travers de la gueule du monde pour qu'il arrête d'aboyer de rage quand le néant s'approche: les mots parlent à la place des choses qui jappent, grognent, mordent les mollets puis déguerpissent, les mots précis et les phrases complètes se mettent à dire et à conter ce qui n'existe pas, ce qui n'est rien mais nous obsède depuis des siècles, qu'on appelle Dieu ou bien le Vide, l'absence radicale avec laquelle on ne cesse de se battre et que dans la langue poussée à bout on a la vive impression d'êtreindre, comme le sprinter à la ligne d'arrivée ouvre les bras et embrasse l'air, l'espace ou l'infini, l'avenir, l'éternité, les bras en croix au-dessus de sa tête pour le saut de l'ange ou le *salto mortale* avec double vrille, triple piqué.

Je n'aime que les sports de combat dans lesquels l'ennemi ou l'adversaire n'existe pas. On est la proie des ombres, seulement, le prédateur de l'air. On chasse le vent, avec ses poumons, bien plus qu'avec ses poings. Avec son âme, en fait, ce souffle fort entre ses dents, ce vide vivant entre ses mains, avec lequel on fait plus mal qu'à la force du poignet, car c'est une force libre, libre comme l'air, l'air que l'on respire contre l'air qui nous étouffe, le mot que l'on crie contre le silence qui nous bâillonne, les grandes clameurs de la poésie contre le mutisme généralisé. Boxeur ou bien lutteur, je serais du genre à sortir des cordes comme on sort de ses gonds pour m'en prendre aux spectateurs: je leur dirais mes quatre vérités, l'une sur le nez, l'autre sur l'œil, une autre encore à l'estomac, une dernière directe au cœur. Ce serait leur asséner un sens qu'ils ne comprennent pas direct à la pensée, comme par intraveineuse, une phrase boiteuse à l'oreille interne, une image verbale mal dégrossie à leur si pauvre imagination, un souvenir vite oublié à leur mémoire malade, un raisonnement spécieux à leur conscience mal réveillée, à leur cervelle gelée, leur crâne ouaté de pensées molles. C'est ça qu'on boxe: des punching-balls au regard fixe, la bouche ouverte, qui prennent des coups entre les oreilles, sous forme de sens qui n'en est pas, sous forme de mots qui ne veulent rien dire mais frappent l'esprit avec leur bâton, au rythme où on les assène sur leur boîte crânienne fermée à clé, où ils rebondissent comme des balles perdues... sans y entrer. Autant dire qu'on boxe seul. Avec son ombre. On fait des patiences, des réussites. On jouerait bien à la balle au mur. Et l'on se dit: la vie est un sport solitaire que l'on pratique devant tout le monde, qui ne comprend rien aux règles du jeu, qu'on a changées et qui changent tout le temps, parce qu'il n'y a d'autres règlements que ceux qu'on trouve dans les poèmes, où il est dit qu'il faut tricher pour dire quelque semblant de vérité, faire plusieurs feintes pour éviter d'être touché, dribbler avec les mots et les silences pour être sûr de tout déjouer, la vie, la mort, et tout ce qui s'ensuit quand c'est un mur que l'on rencontre, bien plus qu'un adversaire ou un ennemi.

Je préfère le baby-foot au vrai football: plus fou, plus faux, sport-fiction qui surpasse toutes les réalités. Ma vie est un flipper, à quoi je joue soir et matin, où je ne cesse plus de la secouer. Rien ne va plus dans ce bas monde qu'à grands coups de reins dans les mécaniques, à grands coups de poings dans ce billard de verre où l'on enferme sa vie entière, qui se cogne partout, en prend plein la gueule, avant de tomber dans le dernier trou, quand tout fait *tilt* d'un coup, que tout s'éteint au même moment et que c'est la mort qui empoche tout. La vie a ses partisans, bien sûr, ses hooligans les plus violents, mais c'est la mort qui gagne, toujours, et c'est sur elle qu'il faut parier, même si elle n'a qu'un supporter, qu'elle emportera aussi, avec l'équipe adverse éliminée, sur le seul terrain où elle joue sa partie, ni turf ni green, ni court ni piste, ni quoi que ce soit du genre, les patinoires les plus grandes, les rings les plus étroits, mais le *no man's land* où l'on ne se bat qu'avec soi-même, seul à seul jusqu'au dernier round, à la dernière ronde, à l'ultime set, dans le *free-for-all* le plus complet, tous les coups bas permis... pas ceux qu'on donne, certes, mais ceux qu'on reçoit, comme on a reçu la vie.